

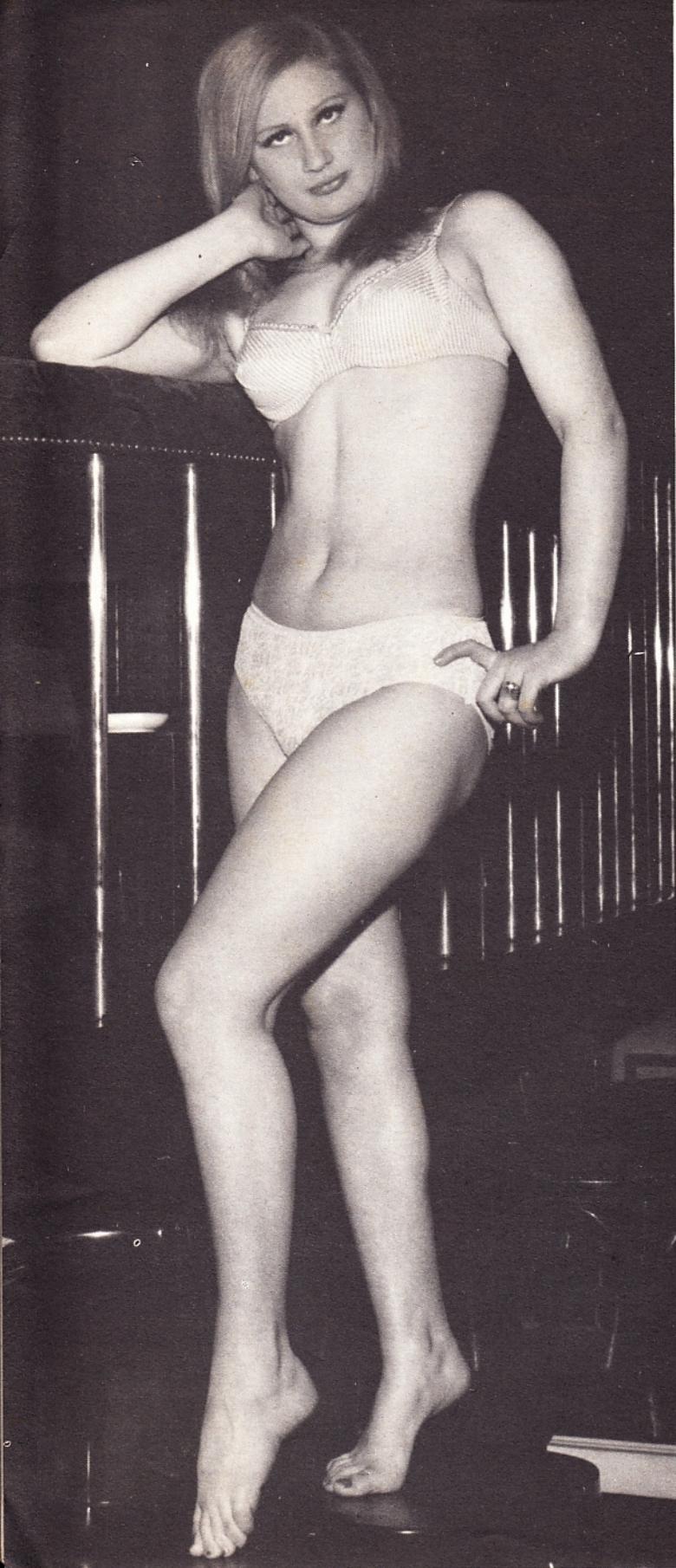
cancans

DE PARIS



CHAQUE MOIS
PRIX : 3 F
N° 16

Mary Hugues.
(Photo Syndication International.)



Les Touaregs emploient comme aphrodisiaque le « *zalata* », sorte d'épice tirée de l'*origanum maru*. Un officier méhariste voulut contrôler un jour les vertus de ce breuvage et en absorba une forte dose. Il vit venir à lui une femme aguichante, puis une autre, dix autres, cent autres femmes ardentées et perverses... qui le comblèrent de bienfaits.

Le lendemain matin, il s'aperçut qu'il s'était endormi sous l'effet de la drogue et avait rêvé tous ses exploits amoureux.

*

En demandant le divorce pour « *injures graves, coups et blessures* », la femme du torero Juan Marquez, dit « *El Gallito* », vient de révéler que son mari est atteint d'un étrange complexe. Dès leur première nuit de noces, il lui demandait d'agiter sous ses yeux une étoffe rouge, car cette couleur, à l'instar des taureaux, le mettait dans un grand état d'excitation. Lorsque sa femme, lassée de ce manège, refusait de se prêter à son désir, il la rouait de coups et n'arrivait à s'apaiser, puis à s'endormir profondément que lorsqu'elle était couverte de bleus.

Le bleu, on le sait, est une couleur calmante.

*

Des hommes, qui vont prendre la garde, sont inspectés par un adjudant-chef. Les punitions pleuvent : les brodequins sont mal cirés, les boutons mal astiqués, les courroies ne passent pas entre les boutons qu'il faut, les cartouchières sont de travers.

L'adjudant-chef passe en disant, comme une litanie :

— Quatre jours de salle de police... Moi aussi... Huit jours de consigne... Moi aussi... Trois jours de salle de polide... Moi aussi...

Un peu plus tard, au mess, un sergent lui demande l'explication de ce mystérieux « Moi aussi » qui accompagne chaque punition.

— Mon vieux, dit l'adjudant, c'est bien simple, un homme puni pense automatiquement : « Si tu savais comme je me f... de toi... » Alors, je réponds pour ne pas être en reste...

► Sonia, vedette du Cabaret
« *Lucky Strip* ».



DE L'AMOUR SANS UN MOT

Un texte d'Henry Bellamann



DE L'AMOUR SANS UN MOT

Elle croisa les bras sur sa poitrine, se renversa. L'instant côte à côte, ayant retrouvé un peu de leur aisance...

Ce fragment — un des plus curieux et à la fois un des plus poétiques — que nous extrayons d'un livre dont le succès a été sensationnel aux Etats-Unis et en Angleterre, constitue le plus bel exemple de ce qu'on pourrait appeler « la littérature suggestive ».

Rien n'y est dit, et pourtant tout y est.

Rien n'y est écrit, pourtant rien n'y manque. Vous avez tous, vous avez toutes, à un moment donné, vécu une scène semblable...

Parris et Renée revinrent bien vite à leur passe-temps de tous les étés. Ils allèrent patauger dans l'eau de la rivière, grimpèrent aux arbres, firent la chasse aux mûres, se hâlèrent la peau au grand soleil.

Un après-midi, qu'il faisait une chaleur étouffante, ils montèrent par la pépinière de sapins et redescendirent l'autre versant. C'était le chemin de l'étang, de leur « lac secret » comme ils disaient toujours. Ils allaient tout droit devant eux, sans avoir rien projeté, sans parler du but de leur promenade. D'ordinaire, ils s'entendaient si bien que les mots n'étaient pas nécessaires. Ils allaient simplement ici ou là, tacitement, d'un commun accord.

Ce jour-ci ne différait nullement des autres. Pourtant, ils se trouvèrent flânant exprès par les longues allées de verdure, comme si une indéfinissable répugnance freinait leur pas de promenade. Un silence profond régnait entre les arbres. L'air chaud était immobile et comme suspendu. Parfois, un insecte partait devant eux comme une flèche et fuyait; dont le bourdonnement déclinait à travers les branches.

Ils arrivèrent à l'étang. Renée s'assit sur le bord; enleva un soulier, un bas, et trempa ses orteils dans l'eau.

— Elle est chaude, fit-elle.

— Naturellement! dit Parris. Avec la chaleur qu'il fait aujourd'hui.

Elle se renversa en arrière, jeta sa chaussure et son bas à l'ombre des branches basses d'un pommier; puis se déchaussant tout à fait, elle roula l'autre bas dans le second soulier, qui s'en alla rejoindre le premier. Alors, allongeant les deux jambes, elle battit l'eau de ses pieds, espiègle. Des gerbes jaillissaient, troubant la surface immobile.

Très lentement, Parris suivit son exemple. Ils restèrent assis, sans parler.

— Alors? On y va? demanda Parris tout à coup.

Même à ses propres oreilles, sa voix avait un timbre étrange, un peu rauque, comme s'il était enrhumé. Elle fit signe : « oui », puis ajouta :

— Dans un instant!

Parris l'observait, sans tourner la tête. Elle regardait l'eau éclabousser ses pieds, rêvant, comme si elle avait été seule.

— Tu veux que je t'aide à te déshabiller?

Elle secoua la tête.

— Tu te rappelles qu'autrefois, je déboutonnais ton corsage?... Dans le dos...

— Ouais... Mais je n'en porte plus maintenant qui se boutonne par derrière...

Il se tut un moment, s'amusa à lancer, dans l'eau, de petites mottes de terre.

— Dis, Renée! Il fait bien chaud, ici, au soleil. Déshabillons-nous sous les arbres...

Elle se leva, sans un mot. Les branches du pommier sauvage balayaient le sol tout autour de l'arbre.

— ... Il y en a des pommes cette année! fit Parris. Regarde comme les branches sont chargées. Elles pendent presque jusqu'à terre.

— Ouais... Beaucoup!

Il écarta les branches. Elle se pencha pour entrer dans l'espace ombragé où l'arbre formait comme un dais.

— N'est-ce pas chic? Regarde! On dirait une tente!...

Elle fit signe que oui.

— Renée? Qu'est-ce que tu as?

— Rien.

— Pourquoi ne parles-tu pas?

— Je ne sais pas moi-même. Oui, pourquoi?

Que c'était singulier! Jamais Parris n'avait éprouvé cela, auparavant. Il ne comprenait pas ce qui se passait en lui.

— Je me sens tout drôle, Renée. Pas toi?

Elle tourna lentement le regard vers lui :

— Si... Il me semble... Nous ferions peut-être mieux de rentrer.

Il fit, tout étonné :

— Tu ne veux plus qu'on se baigne?

Elle hésita un peu, puis fit un signe :

— Je crois que si, dit-elle.

Sa voix semblait étrange, à elle aussi. Un peu rauque.

— Je vais prendre mes vêtements ici, à cette vieille branche morte, dit Parris, s'efforçant d'afficher un air dégagé.

Elle regarda la branche :

— Oui, bonne idée!

Il fit passer sa chemise par-dessus sa tête et la suspendit. En un instant, il fut déshabillé.

Instinctivement, il tournait le dos, ne la regardait pas, faisait semblant de s'intéresser à une petite Chenille qui se traînait péniblement le long d'une branche noueuse.

d'après, ils étaient allongés

— Y es-tu ? fit-il à la fin, se retournant.

Elle était nue. Elle s'assit :

— Encore un instant... Je voudrais... me reposer, rien qu'une minute.

— Bonne idée, fit-il en s'asseyant aussitôt près d'elle. Tu ne veux pas entrer dans l'eau maintenant ?... Tu as trop chaud ?... C'est vrai. Voilà comment on attrape des crampes.

Elle arrachait des touffes, dont elle se couvrait les orteils. Il se mit à faire comme elle, entassant l'herbe sur les pieds de Renée, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement cachés dans un petit tas de verdure. Puis, il en arracha encore et se mit à l'éparpiller sur elle...

— Tu me chatouilles ! murmura-t-elle, en souriant.

Elle le regardait dans les yeux, pour la première fois. Il saisit une autre touffe d'herbe et la laissa couler entre ses doigts, sur le dos blanc.

— Oh ! Oh ! fit Renée. On dirait des hennetons !

Elle croisa les bras sur sa poitrine, se renversa. L'instant d'après, ils étaient allongés côte à côte, ayant retrouvé un peu de leur aisance habituelle. Renée tâchait d'atteindre une branche basse avec son pied; elle finit par saisir un rameau entre les orteils et se mit à le balancer. En arrière. En avant. Parris étendit la jambe et tenta, du pied, de lui prendre la brindille.

Au bout d'un moment, ils restèrent couchés, immobiles. Parris écoutait... le bruit de ressort des grandes sauterelles bondissant hors de l'herbe haute. Renée gardait un tel silence qu'il la crut endormie. Il se souleva sur un coude, la regarda. Elle avait les yeux grand ouverts. Soudain, le cœur de Parris se mit à battre, à battre si fort, qu'il en fut comme suffoqué. Il lui sembla que cet univers de verdure se ruait tout entier sur lui comme pour un assaut. Vertige... Ses pensées s'agitaient; c'était comme un ample balancement.

Il se pencha au-dessus d'elle.

— Renée ! fit-il âprement, mais dans un chuchotement.

Elle le regardait. Ses yeux étaient très grands, très noirs, dans l'ombre d'un feuillage.

— ... Renée !... fit-il encore.

Elle baissa brusquement la tête. Ses petites dents pointues mordirent sa lèvre inférieure.



— Est-ce que... est-ce que « tu sais » ? fit-il dans un souffle.

Lentement, de la tête, et les yeux dans les siens, elle fit signe qu'elle « savait ».

— Et... veux-tu ? demanda Parris, haletant.

Elle aspira une bouffée d'air, et détourna la tête.

— Dis, Renée !...

Il ne se reconnaissait pas. Les mots semblaient venir tout seuls, du fond de lui, hors de tout contrôle.

De nouveau, elle se détourna et l'examina de l'air dont on pose une question.

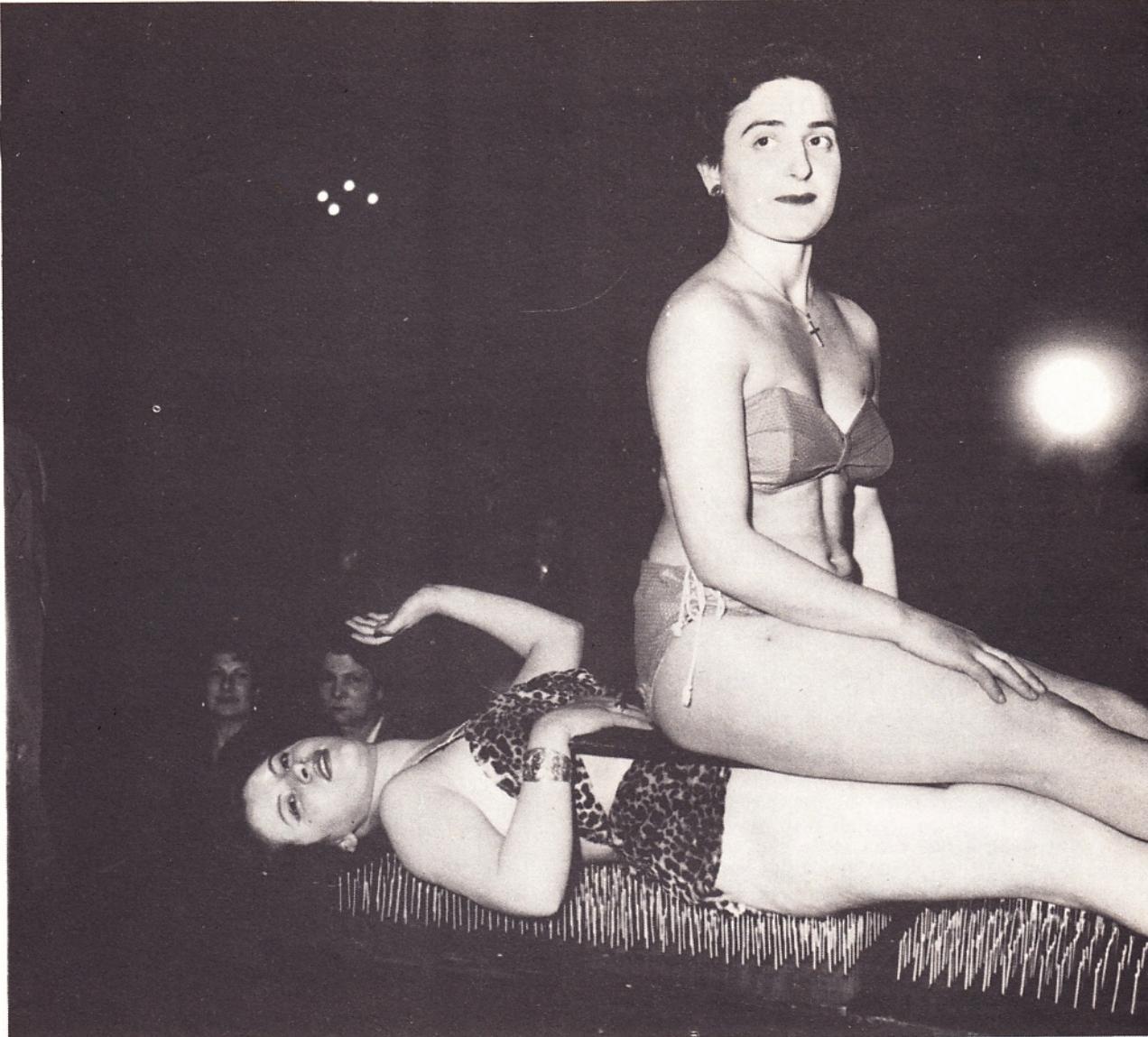
— Je ne sais pas ! dit-elle enfin.

Il se rapprocha davantage, pressa sa joue contre la sienne. Comme sa peau était douce et brûlante !

— Veux-tu ? répéta-t-il.

Il sentit contre sa joue qu'elle répondait « oui » d'un signe. En même temps, elle s'efforçait de regarder ailleurs. Mais elle lui mettait les bras autour du cou.





DE L'AMOUR SANS UN MOT

(Suite de la page précédente.)

De nouveau, cet univers de feuillage, d'herbe verte et de ciel bleu, parut se ruer sur Parris, le submerger, puis, soudain, reculer bien loin, s'enfoncer dans un mortel silence. Savait-il ce qu'il faisait ? A peine. Avec une clairvoyance surprenante, il se rendait compte, dans le même instant, que les propos de Drake l'avaient longuement préparé à ce qui arrivait. Il sentit le corps tiède céder, se raidir de surprise, tenter de le repousser. Mais il ne lui était plus possible de lui obéir, de la secourir, de l'épargner d'aucune manière. Il entendit son cri, sentit qu'elle cessait de résister. Les bras de Renée l'enlacerent. Plus fort. Si fort qu'il sentit son visage écrasé dans la fraîcheur de l'herbe...

L'après-midi doré les recouvrait comme une marée.

Ils demeurèrent étendus, sans parler, côte à côté. De temps en temps un long frisson secouait Renée de la tête aux pieds. Il l'appela, elle sortit d'un rêve :

— Fâchée ?

— Quoi ?

« Oh ! non ! Bien sûr que non !

Alors, il chercha sa main à tâtons, la retint dans la sienne ; elle était toute froide. Un bruissement derrière le taillis. Renée bondit sur ses pieds et, tremblante, de peur, se tapit contre l'arbre :

— Il y avait quelqu'un ! fit-elle. Quelqu'un nous regardait !

Extrait du roman d'Henry Bellamann : « King's Row » (Une petite ville comme les autres). Editions Hachette.

LA MAGIE ET LES FEMMES

Tout n'est qu'illusions, les dames quand elles disent « je vous aime », ou quand elles s'allongent sur une planche à clous. Elles se vengent ensuite en enfonçant des épingle dans les biceps de celui qu'elles adorent mais parfois elles deviennent volages, et encore plus, elles passent pour légères. Quant à certaines, toutes ces histoires leurs cassent les pieds, quoiqu'elles brûlent de se faire admirer... Tout n'est qu'illusions...



Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

DE GRANDES AMOUREUSES TELLES QUE MARGUERITE DE BOURGOGNE OU LA GRANDE CATHERINE ÉTAIENT DES FEMMES A BARBE

La femme à barbe fut toujours considérée comme un véritable monstre. Son aspect physique suscite la répulsion. Les forains se sont d'ailleurs servis de la curiosité morbide du public pour produire ces « phénomènes de la nature » lors des grandes foires. Et jusqu'à ces dernières années, tout cirque digne de ce nom, se devait de posséder une « Femme à barbe », à côté de « L'Homme le plus petit du monde » et de la « Sirène des mers du Sud ».

Phénomène physique, qu'on faisait monter au bûcher comme sorcière, au moyen âge, la femme à barbe fut également, pendant des siècles, considérée comme anormale jusque dans ses réactions les plus intimes, n'ayant de la femme que le nom et une partie du cœur, mais surtout agissant et aimant en véritable mâle.

C'est un médecin australien, Oswald Jardley, spécialiste des glandes endocrines, qui découvrit le processus du développement pileux dans le genre humain. On avait remarqué, bien avant lui, que les eunuques perdaient une grande partie de leurs cheveux et de leurs poils, après qu'on eût pratiqué sur eux l'ablation des glandes reproductrices. On en avait conclu que c'étaient ces glandes, et chez la femme, les ovaires, qui régissaient le système pileux.

De là, d'ailleurs, la croyance populaire que « les hommes poilus sont ou très courageux ou très ardents ».

Le professeur Oswald Jardley prouva que les poils ne doivent pas seulement leur origine aux glandes reproductrices, mais surtout aux capsules surrenales. Que celles-ci fonctionnent d'une façon déréglée et nous aurons un chauve et un porteur d'épaisse toison.

Partant de cette découverte, le professeur Oswald Jardley s'est attaché particulièrement à étudier l'incidence d'une hyper-sécrétion des capsules surrenales chez les femmes, donc le comportement de la femme à barbe. Son étude clinique lui fut facilitée par le fait qu'en une certaine partie de l'Australie, le climat déclenche une super-activité de ces glandes chez un grand nombre de femmes indigènes et même d'Européennes transplantées depuis quelques années.

Bientôt d'ailleurs, ces dernières qui en étaient réduites à user de pâtes épilatoires et du rasoir de leur mari, vinrent assiéger le professeur pour qu'il les débarrassât de cette infirmité.

Il ne manqua donc pas de confessions, pour la plupart très piquantes, et publia bientôt une étude sur le comportement sexuel de la femme à barbe.

Dès le début de son ouvrage, il s'attaque à l'opinion ordinaire répandue que la femme à barbe est une lesbienne.

Non seulement, elle ne recherche pas les autres

femmes, écrit-il, mais elle est particulièrement attirée par les hommes. La plupart des cas observés présentent une véritable nymphomanie hétéro-sexuelle.

Et, ayant étayé sa thèse par les observations cliniques qu'il a pu faire, il cite quelques cas historiques :

La si célèbre Marguerite de Bourgogne (dont on ne put jamais connaître exactement le nombre de ses amants et qui doublait sa nymphomanie d'un véritable sadisme, puisque, telle la mante religieuse, elle tuait, après l'amour, son compagnon d'une nuit), était pourvue d'un épais duvet sur le visage qu'elle faisait épiler, chaque matin, en secret, par le barbier de la cour.

L'Impératrice Catherine de Russie était aussi barbue que ses grenadiers et il est utile de rappeler qu'elle prenait chaque soir un amant parmi les hommes de sa garde. Elle aussi se faisait soigneusement épiler, raser, et maquiller. Pourtant, là encore, on parvint à connaître son infortune pileuse.

« D'ordinaire, l'homme qu'elle avait choisi pour la nuit venait la rejoindre vers onze heures du soir et devait la quitter sur le coup de deux heures du matin. Or le capitaine Andréï Andréievitch Vassilev fut un partenaire d'une telle ardeur et, si l'on peut dire, d'une telle originalité, que, pour une fois, l'impératrice, épuisée, s'endormit dans ses bras, sans penser à le chasser de sa couche.

« L'épilage, à cette époque, était loin d'avoir atteint la perfection actuelle et, le matin, le fringant capitaine s'aperçut avec stupeur, à son réveil, qu'il avait à son côté une dame bien mal rasée.

« Catherine lui fit jurer le secret, mais pour être plus sûre qu'il serait bien gardé, exila son amant en Sibérie. C'est là, qu'à la fin de ses jours, il raconta cette aventure, cause de son exil. Le manuscrit fut trouvé, en 1918, dans une vieille abbaye. »

Mais laissant reines et impératrices qui demeurent, malgré tout, dans la légende, le professeur australien se penche sur les cas qu'il a examinés lui-même.

1910

La partie la plus intéressante de son ouvrage est la publication « in-extenso » de la confession de Marijan Arrow, une des femmes à barbe, qui vinrent le voir, journal dont nous donnons quelques extraits significatifs.

Mes premiers émois amoureux — je ne dirai pas sexuels — datent de ma neuvième année. Comme

(Suite page 10.)



Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

MA MÈRE ME FIT UN GRAND DISCOURS SUR LES HOMMES, CES ANIMAUX FÉROCES, CES BRUTES...

(Suite de la page 8.) cela se produit souvent, je tombai amoureuse d'un garçon beaucoup plus âgé que moi. Il devait avoir 15 ans. Il était garçon laitier et venait tous les soirs à la maison nous porter le lait. Pourquoi me sentis-je attirée par lui, je ne saurais exactement le dire. A l'inverse de mes parents et de ma bonne, il me parlait d'égal à égale, et jamais comme une grande personne parle à une enfant. Pourtant, pour moi, c'était une grande personne.

Mon amour était très pur, sans qu'il ne s'y mêlât, rien d'érotique. C'était mon grand ami, quelqu'un qui me comprenait, qui ne se moquait pas de moi quand je parlais, qui partageait mes jeux, sa journée de travail terminée. Le samedi, je n'allais pas en classe, et, avant de commencer sa distribution, il venait, en cachette, dans le parc de mes parents.

Le parc me paraissait immense. Près du grand mur qui dominait la route, il y avait un bosquet touffu où j'avais bâti ma cabane. C'est là que « mon amoureux » venait me rejoindre. Au début, nous jouions à Robinson Crusoé, à Robin des Bois, que sais-je ?...

1912

Mais bientôt mon camarade m'apprit des jeux qui me parurent étranges, mais ne m'émurent pas. Ma curiosité n'était pas excitée et je ne voyais pas pourquoi il semblait prendre plus de plaisir à me caresser le corps que la joue. Et si le serment qu'il me fit prononcer de ne pas dévoiler nos jeux mit un certain mystère dans nos rapports, il n'y avait rien de morbide. Je pensais simplement que c'était parce que mes parents m'interdisaient de voir des gens qui n'étaient pas de notre milieu. Les caresses qu'il me prodiguait ne me causaient aucune joie des sens. En toute innocence, j'en vins à lui donner du plaisir. Il m'apprit comment je devais faire et je fus, à vrai dire, très effrayée la première fois. Lui-même ne me donna jamais d'explications. Il me dit seulement que je ne devais en parler à personne et surtout pas aux filles de ma classe. Mais celles-ci, comme moi, étaient très innocentes et nous ne savions que rire naïvement quand nous voyions les garçons jouer dans l'autre cour.

Un soir, le lait fut apporté par un vieux bonhomme qui nous apprit que le jeune garçon avait dû partir près de sa mère, malade dans une autre ville. Je pleurai en pensant que plus personne ne viendrait s'amuser avec moi dans le parc. Et j'oubliai bientôt les jeux bizarres que le petit laitier m'avait appris.

1914

C'est à cette date que je devins pubère. Ma mère m'avait avertie et je fus très fière lorsque, pour la première fois, je fus indisposée. J'étais maintenant une grande personne.

Je me regardai souvent dans la glace pour voir si ma poitrine poussait. J'en parlai avec mes compagnes de classe. Nous commençions à parler des hommes. J'étais, sans doute, la seule à savoir comment ils étaient construits, mais je ne faisais pas le rapport, non plus que mes amies, avec notre différence.

1915

C'est à ce moment que commencèrent les exploits de Jack l'Eventreur. Les mères étaient sur le qui-vive. La mienne me fit un grand discours auquel je ne compris rien, sur le danger que présentaient les hommes, ces animaux féroces, ces brutes terribles. Dès lors, j'en eus une peur effroyable et nul être au monde n'aurait pu me contraindre à rester seule dans une pièce avec cette espèce. Mon père mis à part, tous les hommes me faisaient horreur. C'étaient de gens qui se jetaient sur les femmes — car je me considérais maintenant comme une femme — leur déchiraient le ventre, leur causaient d'affreuses douleurs, et souvent, après ces tortures, ne les tuaient-ils pas comme Jack l'Eventreur ?

Cet hiver-là mon père mourut, nous laissant à demi-ruinées. Ma mère décida alors de me mettre en pension.

Les premiers jours, les premiers soirs surtout, je me sentis affreusement seule, abandonnée. Pourtant, les professeurs n'étaient pas méchants et mes compagnes assez sympathiques.

J'étais assez grande pour mon âge. J'avais de longs cheveux noirs, de grands yeux foncés, un visage ovale. On disait que j'étais très jolie et je crois que c'était vrai. Mes attaches étaient fines, mes jambes longues, déjà des jambes de jeune fille. Mes petits seins commençaient à pointer sous le corsage qui, parfois, en irritait le bout, sans que j'y fisse la moindre attention.

Les autres élèves de ma classe étaient insignifiantes. Elles ne pensaient qu'à la toilette, étaient déjà très snobs. Il n'était jamais question dans leurs conversations que du domaine de leur père, de l'écurie de leur père, de la richesse de leur père, des robes

(Suite page 14.)





Une des vedettes du Cabaret parisien « Le Sexy ». La mystérieuse « Kaly ».

★★ LES



REINES DES CABARETS DE PARIS ★★

Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

MAIS MA FRAYEUR DE L'HOMME NE DIMINUAIT PAS POUR AUTANT...

(Suite de la page 10.)

qu'elles auraient et surtout du mari qu'elles désiraient. Elles n'avaient nullement des idées romanesques, mais au contraire très matérielles.

A la rentrée des vacances de Pâques, notre classe s'augmenta d'une nouvelle élève, Evelyn. Elle vivait depuis dix ans aux Indes avec son père. Celui-ci étant revenu en Angleterre pour se remarier avait jugé bon de mettre Evelyn en pension. Elle était plus âgée que nous — 17 ans déjà — mais il faut croire que les écoles des Indes ne sont pas à la hauteur de celles de la métropole, car du point de vue études, elle était très en retard sur nous.

Petite, un peu boulotte, au visage avenant, semé de taches de rousseur, elle se refusait à natter ses longs cheveux blonds qu'elle laissait s'épandre sur ses épaules.

Si elle était en retard pour ses classes, elle était plutôt en avance pour bien d'autres choses. Rapidement, nous devîmes très amies.

La nuit, nous dormions. Que peut-on faire d'autre la nuit ? Evelyn n'était pas de cet avis, et elle prit l'habitude, bientôt, une heure environ après l'extinction des becs de gaz, de venir se glisser dans mon lit où nous bavardions jusqu'à une heure avancée.

Un soir, elle me parla de l'amour, elle m'expliqua le rôle exact de l'homme, les plaisirs qu'il tire de la femme avec brutalité. D'après elle aussi, la femme n'éprouvait que des douleurs du contact de l'homme. Pourtant il lui restait fort heureusement quelque chose.

Je fus rapidement initiée. C'est alors que me revinrent à l'esprit et que je compris les jeux du petit livre de lait.

Evelyn, bientôt, m'aima avec passion et toute la jalousie que cela comporte. Toutes les nuits elle venait me retrouver et se comportait en amant plus qu'en maîtresse. J'éprouvais un certain plaisir du contact de nos corps des caresses qu'elle me prodiguait, mais j'étais plutôt froide. Une fois de temps en temps, c'était agréable. Tous les soirs, cela me semblait fastidieux.

Nous passâmes toutes nos nuits ensemble jusqu'aux grandes vacances.

L'année suivante, Evelyn ne revint pas à la pension. Je retrouvai mes autres compagnes toujours aussi niaises, toujours aussi snobs et ne fis rien pour leur dévoiler les mystères de l'amour. Evelyn ne me manqua pas.

Les femmes ne m'attiraient pas plus que les hommes et je n'étais pas non plus amoureuse de moi.

1917

Ma mère m'apprit qu'elle m'avait retirée de pension pour me marier. Je pleurai, protestai, disant que je voulais vivre seule. Elle m'expliqua qu'elle se trouvait maintenant sans ressources, que le parti qui se présentait était intéressant à tous les points de vue.

William Arrow était un homme assez grand, bien bâti, au visage énergique. Il devait avoir une quarantaine d'années. Il me fit une cour qui ne me parut pas désagréable. Il me plaisait assez de recevoir des hommages et des cadeaux. Enfin, les grandes personnes faisaient attention à moi et me comblaient de préférences. Mais ma frayeur de l'homme ne diminuait pas pour autant.

Le soir de mes noces fut semblables à celui de beaucoup de jeunes filles de mon époque. J'étais couchée. Il vint me rejoindre quelques instants après, vêtu d'une longue chemise de nuit. Il souffla la lampe et commença à m'embrasser. Son haleine était forte. J'écartai mon visage du sien.

Sa main caressa mon ventre, il devint de plus en plus pressant. Tiens, il était au courant. Malgré tout, je n'éprouvais aucun plaisir.

Mes souvenirs de neuf ans me revenaient.

Mon raidissement, sans doute, décupla son excitation. Il bascula sur moi, m'écrasant de tout son poids.

Inutile de donner de plus longs détails. Ce fut un viol, un viol très douloureux qui augmenta mon ressentiment contre lui et tous les hommes en général. Une fois son désir assouvi il m'oublia. J'avais très mal.

1919

Cela continua pendant toute l'année où nous restâmes en Angleterre. Puis nous partîmes en Australie. Mon mari avait un tempérament très ardent et ma frigidité devait augmenter son désir. Je subissais toujours ses assauts avec dégoût, n'ayant qu'une hâte : qu'il atteigne son plaisir et qu'il dorme. Un enfant nous naquit qui devint tout pour moi.

Depuis mon mariage je n'avais plus éprouvé aucun plaisir sexuel, la moindre caresse, même venant de moi, me répugnait.

Puis, les affaires nous amenèrent dans l'ouest de l'Australie. Au bout de quelques mois, sous l'influence du climat malsain, mon mari tomba malade,

(Suite page 22.)



La Vie et les Amours de la Castiglione

La plus belle femme du second Empire avait été aussi la plus énigmatique...

Un demi-siècle après sa mort, les dépouilles de la Castiglione, ses lettres d'amour, ses bas, ses bibelots, ses toilettes, les tableaux qu'elle aimait, vendus aux enchères à l'Hôtel Drouot, ont rapporté au total 1 600 000 francs, alors qu'on prévoyait que son journal intime, à lui seul, serait vendu le double ou davantage. Car un des secrets de l'Histoire se trouve encore enfoui dans ces papiers. Virginia Oldoini, comtesse de Castiglione, n'était pas seulement la favorite de Napoléon III. Elle était également l'émissaire de Cavour et des partisans de l'unité italienne. La plus belle femme du second Empire avait été aussi la plus énigmatique.

A l'époque où Virginia Oldoini vit le jour, des observateurs avaient calculé que la durée des régimes en France était approximativement de dix-huit années. L'Empire était né en 1852. Il atteindrait donc son âge critique en 1870, l'année où Nina aurait trente ans, l'âge critique de la femme de cette époque, selon Balzac. Virginia n'a su que regretter que cette coïncidence n'ait pas été plus étroite. En un temps où ses caprices faisaient loi aux Tuilleries, elle disait parfois, avec autant de mélancolie que d'arrogance, faisant allusion à l'impératrice Eugénie, née de Montijo : « Si j'étais venue plus tôt à Paris, ce n'est pas une Espagnole, c'est une Italienne qui serait aujourd'hui sur le trône. »

Il eût pourtant été difficile qu'elle vînt plus tôt à Paris. A peine eut-elle le temps de se préparer deux ou trois souvenirs d'enfance qu'elle était mariée et jetée sur l'échiquier politique. Dès l'âge de douze ans, elle était aussi grande et aussi belle qu'elle le fut à vingt ans, et Florence, cette ville singulière où les passions et la folie avaient toujours été plus souveraines que le grand-duc, en avait fait son idole.

Il ne lui manquait qu'un tremplin pour être celle de Paris. Ce tremplin, ce fut le mariage.

Francesco Verasis, comte de Castiglione de Catiglione d'Asti, avait toutes les qualités requises pour faire un mari — un mari de comédie. De bonne mine et de belle prestance, fier de tous les noms qu'il portait, à vingt-six ans il était veuf et peu décidé à le rester. A tout hasard, il était venu chercher femme en Angleterre et c'est dans les salons d'une parente de la reine, la duchesse d'Inverness, que le destin de Nina croisa le sien. Le pauvre comte y faisait une figure touchante à force de naïveté : il dévorait toutes les femmes avec des yeux comme un collégien au sortir de sa pension.

— Vous ne savez pas ce que je suis venu faire ici ? Je voudrais me remarier, expliqua-t-il au comte Walewski, ambassadeur de S.M. l'empereur des Français.

C'est là que le comte Walewski (fils naturel de Napoléon I^e, et le seul de ses fils qui lui ressemblât physiquement) eut une illumination :

— Retournez en Italie, lui dit-il. Allez à Florence et demandez à la marquise Oldoini la main de sa fille Virginia, vous aurez la plus belle femme d'Europe.

Ce que fit Castiglione.

Après quelques semaines de mornes fiançailles, Virginia se décida, de mauvaise humeur, à l'épouser sans amour. La cérémonie nuptiale fut aussi magnifique que courte la lune de miel. On se hâta de regagner Turin et la cour du roi de Sardaigne. Castiglione y avait une charge et Nina un cousin : Cavour, ministre de Victor-Emmanuel I^e et champion de l'idéal nouveau qui faisait l'objet de toutes les conversations de Turin : l'unité de l'Italie.

Parmi les souverains d'Europe, l'Italie ne pouvait guère compter que sur Napoléon III. D'abord, il avait été « carbonaro » dans sa jeunesse. Puis Cavour se faisait fort de le manœuvrer pour peu qu'on lui fournît le levier, c'est-à-dire la femme. Cette femme, il l'avait sous la main, dans sa propre famille, en la personne de Virginia Oldoini, comtesse Verasis de Castiglione. Et c'est ainsi que la comtesse de Castiglione fut envoyée à Paris avec une mission secrète clairement définie : tourner la tête à l'empereur des Français. « Réussissez par tous les moyens qu'il vous plaira, lui écrivait-il cyniquement. Mais il faut réussir. »

C'est le 24 novembre 1855, un mercredi, jour de bal, qu'elle fit sa première apparition aux Tuilleries. La curiosité, lorsqu'elle entra, fut si forte que, malgré l'étiquette, l'orchestre se tut et que les danseurs en habit de cour s'arrêtèrent. Un murmure d'admiration s'éleva. On alla même jusqu'à applaudir, tandis qu'un chambellan la conduisait dans la salle des Maréchaux pour la présentation à l'Empereur et à l'Impératrice. Eugénie daigna esquisser un pas devant celle qui allait lui ravis son mari. Napoléon l'invita à la contredanse puis, seul à seule, à la valse, qui n'était à cette époque que la « walz », et qui paraissait aussi audacieuse que le tango cinquante ans plus tard, et cent ans plus tard le boogie-woogie. Les « yeux » de Cavour dispersés dans la salle comprirent dès cet instant que la partie était gagnée.

Elle l'était en effet, et bientôt personne ne pouvait plus l'ignorer. Impénétrable en politique, l'Empereur était incapable de dissimuler son amour. Quand Mme de Castiglione paraissait aux lundis de l'impératrice il avait une manière révélatrice de tordre sa moustache. Quand elle n'y paraissait pas, c'est lui qui avait l'air absent.

A Compiègne, quand elle manquait la comédie sous prétexte qu'elle ne se sentait pas bien, il abandonnait l'impératrice à l'entracte pour aller aux nouvelles en personne jusque dans la chambre de la malade.

(Suite page 18.)

Leblanc, et il ne tenait pas à rompre. Nina, des fenêtres de son appartement, les voyait parfois entrer ensemble au restaurant Voisin, juste au-dessous de chez elle, où elle savait qu'ils dinaient en cabinet particulier. Mais, prise entre ses vagues sentiments et de nuageuses visées, elle en oubliait d'être jalouse. Et puis, elle-même n'était pas sans reproche. N'avait-elle pas reporté une partie de ces sentiments et de ces visées sur le propre frère du duc d'Aumale, Robert d'Orléans, duc de Chartres?... Parfois, les deux frères dinaient ensemble, chez elle. Le roman romanesque de sa vie avait tourné à la comédie bourgeoise. Une dernière ironie du destin le transforma en roman noir.

La Troisième République s'était décidée sur le tard à renvoyer en exil les fils de Louis-Philippe, bien qu'ils l'eussent fidèlement servie. Pour la comtesse, ce fut la fin. Dans son appartement de la place Vendôme, elle menait la vie d'une recluse, pour ne pas dire d'un fantôme. Car, ayant perdu la beauté, son unique raison d'être en ses jours heureux, elle avait l'obscur sentiment d'avoir perdu jusqu'à l'existence. Elle ne voulait plus être vue, elle ne voulait plus se voir elle-même. Elle ne sortait plus que la nuit pour promener deux petits chiens très gras et très laids nommés Sandouga et Kasino. Rentrée chez elle à peine y supportait-elle la lumière d'une bougie. Elle avait fait retirer tous les miroirs...

Sa porte ne s'ouvrait plus que pour de rares visites qu'elle-même s'était ingénier à rendre mystérieuses. Un rapport de police indique qu'il y avait deux portes à son appartement dont l'une hors de la vue de la concierge : c'était elle qui l'avait fait percer. « Il paraît, ajoutait ce rapport, qu'elle a fait établir des fils électriques qui aboutissent à des boutons dissimulés dans la porte de cette entrée particulière. Chaque visiteur important aurait son bouton particulier. » Le cérémonial de la visite était parfois plus compliqué encore : quand Estancelin, amant manqué, mais ami fidèle depuis le temps des vacances anglaises, venait la voir, il arrivait en rasant les murs et en sifflant pour s'annoncer. Elle sifflait à son tour et, enfin, entrouvriraient pour lui la porte secrète.

Ses voisins la tenaient pour folle et lui trouvaient l'air d'une sorcière.

On trouva chez elle, après sa mort, un testament dans lequel elle précisait qu'elle voulait être revêtue de « la chemise de nuit de Compiègne » et veillée par Sandouga et Kasino, ses compagnons, depuis longtemps empaillés : « Les deux chiens seront, pendant la nuit finale, placés aux pieds. Les remettre en même place dans la bière, un sous chaque pied formant coussin; je les désire habillés, beaux, robe d'hiver bleue et violette à mes chiffres, à leurs noms, et leurs colliers de fleurs roses et cyprès. »

* * *

On trouva aussi un coffret en laque du Japon à décor de fleurs et de papillons dorés contenant quatre paires de bas de soie ornée de broderie qui lui avaient rappelé jusqu'au dernier instant quatre grandes journées de sa vie. L'une, ornée de petits coeurs de soie rouge était celle qu'elle avait portée le soir de son exhibition en dame de cœur, aux beaux jours de sa rivalité avec l'Impératrice. Elle devait échouer à la salle des ventes. Un amateur de souvenirs du second Empire en a fait l'acquisition pour 14 000 francs.



Kitty Tam-Tam vedette du Cabaret « Le Moulin à Poivre ».



La Vie et les Amours de la Castiglione

Elle fit son entrée dans une robe dont la jupe était constellée de cœurs...

— Le cœur est un peu bas, dit l'Impératrice.

(Suite de la page 16.)

Cinquante ans plus tard, se souvenant, à la veille de mourir, de cette apogée de sa carrière, la comtesse voudra se faire ensevelir dans la chemise de nuit qu'elle portait alors et qu'elle conserva toute sa vie, l'appelant « la chemise de nuit de Compiègne ». Si Mme de Castiglione défrayait la chronique scandaleuse des années 1850, c'était pourtant moins par sa liaison avec Napoléon que par ses audaces vestimentaires. Dans un temps où les femmes se sentaient nues quand elles n'étaient pas en crinoline, elle osa « s'habiller plat ». Aux yeux de ses contemporaines effarouchées, Nina avait la réputation de se draper à l'antique. Aux bals costumés alors à la mode, où certaines licences vestimentaires étaient permises, elle allait jusqu'à l'inconvenance. Comme on ne prête qu'aux riches, on racontait qu'elle avait osé se montrer en Salammbo, vêtue de ce seul voile de Tanit, que d'après Flaubert, on ne peut regarder sans mourir. En fait, l'héroïne de ce travesti était une certaine Mme Korsakof, une Russe un peu folle. La seule inconvenance authentique de Mme de Castiglione fut son exhibition en dame de cœur à un bal des Affaires étrangères. Pour l'Impératrice, présente à ce bal, c'était une provocation si directe qu'elle ne pouvait la laisser sans réponse. Lorsque l'Italienne fit son entrée en Bohémienne tireuse de cartes, dans une jupe constellée de cœurs symboliques.

— Le cœur est un peu bas, dit Eugénie.

Nina « encaissa » sans sourciller, mais aussi sans oublier. Du reste, il n'y eut que peu de personnes au courant de cet incident, alors que tout le monde savait où l'Empereur finissait ses journées. C'était rue de la Pompe à Passy, le bout du monde de ce temps-là. Cependant, Cavour s'impatientait. La première victoire de Nina fut de faire participer le ministre italien au congrès de Paris, après la guerre de Crimée, sous prétexte qu'un corps d'armée sarde avait participé, aux côtés des alliés français, anglais et turcs, à la campagne contre les Russes.

Satisfait, Cavour accorda à Nina ses premières vacances. Lâchant « son Napoléon » comme elle-même l'a écrit, elle mit le cap sur l'Angleterre.

C'est en Angleterre que devaient entrer dans sa vie deux des personnages appelés aux premiers rôles dans la comédie triste de sa vieillesse : le duc d'Aumale, fils exilé de Louis-Philippe et Louis Estancelin, royaliste qui devait finir dans l'uniforme d'un général de la Troisième République.

Le 26 avril 1859, les Piémontais refusent de répondre à un ultimatum autrichien ; le même jour, les premiers régiments français débarquent à Gênes. Le 24 juin, à Solferino, les Autrichiens sont battus. Napoléon III, empereur des Français, est fêté comme le libérateur de l'Italie. Son portrait est à toutes

les vitrines de Turin. Nina exulte. Hélas, trois semaines plus tard, à Villafranca, Napoléon III signe la paix sans avoir, à beaucoup près, rempli sa promesse de « libérer l'Italie jusqu'à l'Adriatique ». Le 15 juillet, lorsqu'il quitte Turin, son portrait est remplacé dans toutes les vitrines par celui d'Orsini, le patriote sarde qui avait tenté de l'assassiner l'année précédente.

La comtesse, qui attendait l'Empereur à Paris, ne le reçut pas, cette fois, à bras ouverts. Il n'était d'ailleurs rien moins que pressé de se jeter à son cou. Né d'une politique, leur amour, contrarié par la politique, ne battait plus que d'une aile. La faveur de Nina baissait. L'Impératrice, qui ne pouvait la voir en peinture, trouva l'occasion de le lui montrer. Un jour que Nina avait eu l'insolence de copier sa coiffure, non contente de congédier son coiffeur, elle saisit ce prétexte pour faire retirer du cabinet de l'Empereur un portrait de la comtesse.

Un soir, accompagné par deux gardes du corps, le général Fleury et le policier Griscelli, Napoléon se rend chez Nina. Pendant qu'il est chez elle, le général Fleury attend philosophiquement à la porte. Griscelli fait le guet dans l'escalier. Soudain, la servante de Nina, la Corsi, bat des mains trois fois. C'est, semble-t-il, un signal. En effet un homme entre aussitôt et se dirige vers le salon. Griscelli ne perd pas son temps à lui demander ses papiers. D'un coup de poignard, tandis que la Corsi hurle, il le tue.

Cette histoire n'a jamais été tirée au clair. Napoléon inclinait à croire que son agent avait tout simplement tué — à vrai dire un peu lestelement — l'amant de la Corsi. Griscelli assurait qu'il s'agissait d'un attentat : le revolver trouvé sur la victime en était la preuve, disait-il. La présence de ce revolver était, de toute façon, surprenante, cette arme américaine, d'invention récente et peu perfectionnée, étant alors réputée dangereuse avant tout pour celui qui la maniait. Bref, attentat ou non, dès le lendemain, Mme de Castiglione était reconduite à la frontière.

Elle s'établit avec son fils, alors âgé de quatre ou cinq ans, dans la banlieue proche de Turin. Elle vécut quelques années de semi-réclusion. Elle boudait l'aventure.

Au cours de son merveilleux séjour à Paris, Nina avait connu trop de grands personnages pour n'être pas tentée de nouer entre eux des intrigues compliquées. Il lui en était resté un goût maladif de la conspiration. Rentrée à Paris après la Commune, elle y avait retrouvé le duc d'Aumale. Elle voulut en faire à la fois son ami de cœur et le roi des Français. Mais le duc ne se sentait de goût ni pour l'une ni pour l'autre de ces destinées. Il avait au surplus une liaison affichée avec une autre « divine », Léonide



Un pâtissier de Reno est sur le point de faire fortune grâce à une ingénieuse trouvaille : « le gâteau-divorce ».

C'est un gâteau ordinaire, coupé par le milieu, et dont les deux moitiés se tournent simplement le dos — si l'on peut ainsi s'exprimer.

*

Mère-grand, prête à sacrifier à la mode du jour, s'est acheté un pantalon de ski. Ravie, elle revêt sa nouvelle acquisition et quête un compliment auprès de sa petite-fille.

— Je n'ai plus l'air d'une vieille dame comme ça... N'est-ce pas, chérie ?

— Oh ! non, répond la petite-fille, maintenant tu as tout d'un vieux monsieur...

*

— Il n'a que trois mois ? Et un petit Anglais ? Oh ! que je voudrais l'adopter !...

— Pourquoi ? Parce qu'il est Anglais ?

— Rendez-vous compte ! Lorqu'il commencera à parler, je pourrai apprendre l'anglais...

*

Au cours d'un voyage sur la Côte d'Azur, un fabricant d'articles de Paris entreprend une croisière en en mer avec sa femme et un ami. Le vent se lève brusquement, le bateau chavire. Les deux hommes sont sauvés, la femme se noie.

Comme les recherches du corps n'ont donné aucun résultat au bout de dix jours, le mari rentre à Paris ou l'appellent ses affaires et laisse l'ami sur place.

Deux semaines plus tard, il reçoit un télégramme : « Corps votre femme retrouvé, stop, couvert beaux coquillages, stop, envoyez instructions. »

Il répond aussitôt :

« Faites nécessaire auprès autorités, stop, conservez coquillages et expédiez fabrique, stop, réamorcez. »

◀ A gauche : Crystal du Lucky-Strip.

A droite : Nina Braum du Crazy Horse Saloon. ▶



Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

IL FAISAIT CHAUD ET JE M'ÉTAIS VÊTUE D'UN SIMPLE DESHABILLÉ SOUS LEQUEL J'ÉTAIS NUE...

(Suite de la page 14.) tandis que mon corps et surtout mon visage, peu à peu, se recouvrerent d'un épais duvet.

Je fus absolument horrifiée par ce phénomène. Je passais des heures devant la glace. Il me semblait que ce duvet poussait à vue d'œil, qu'il allait bientôt se transformer en une barbe épaisse, que toute ma beauté allait disparaître, que toute la ville me montrerait du doigt et me mettrait au ban de la société.

Chose plus horrible encore, mes sens qui avaient été jusqu'alors endormis, faisant de moi une femme frigide, s'étaient brusquement réveillés. Ces deux phénomènes étaient-ils liés ? Je le crois, étant donné leur apparition au même moment.

Et moi qui avait toujours eu horreur des hommes, moi qui jusqu'alors me détournais d'eux et m'irritais de leurs avances, voilà que, soudain, j'éprouvais pour eux une attirance morbide, en même temps que mon nouvel aspect m'interdisait tout espoir d'être aimée et prise par eux.

Bien entendu, je ne parlai à personne de ce duvet que j'épilai soigneusement tous les matins. Sans cette précaution, au bout de quelque temps, j'aurais eu une véritable barbe.

Enfin, comble de malheur, mon mari sortit de sa maladie vieilli, épuisé, à peu près impuissant. Je le suppliai de rentrer à New-Born, au climat plus sain, où il avait précédemment ses affaires. Mais l'appât du gain fut le plus fort. Il voulut rester dans cette région maudite.

Ce fut, sans doute, le jour de la Grande Foire de Printemps que je crus atteindre le fond du désespoir. Un grand cirque avait élevé sa tente. Nous allâmes, mon mari et moi, assister au spectacle, assez rare dans ces contrées. Je m'amusai beaucoup aux ébats des clowns, je m'intéressai à la cavalerie, aux acrobaties, aux fauves.

Je crus mourir de honte, quand, après les nains, le géant et l'homme-chien, les rires fusèrent à l'arrivée de la femme à barbe. C'était de moi qu'on riait, c'était moi la risée de la ville. Qui sait si, un jour, quelqu'un ayant découvert mon secret, je ne serais pas réduite, comme cette pauvre femme, à m'exhiber sous les rires et les quolibets des gens normaux.

Mon mari ne comprit pas pourquoi je pleurais en rentrant.

1923

Mon mari et moi faisions chambre à part depuis sa maladie. Une fois par mois, il venait me rejoindre, s'épuisant en vains efforts, mais sans arriver à un quelconque résultat. Pourtant je faisais tout maintenant pour lui venir en aide, mais quelque artifice

que je puisse essayer, son corps ne réagissait plus. Et j'avais tant besoin de lui, j'avais tant besoin d'un homme.

Je me livrai avec frénésie aux plaisirs solitaires.

Mes jeunes servantes indigènes se prêtaient à mes caprices. J'aimais la douceur de leur peau, la chaleur de leurs corps, leurs mains.

Le docteur venait souvent visiter mon mari, toujours faible. Il était jeune, vigoureux, plutôt laid, mais la beauté n'avait rien à voir à l'affaire. Je le désirais ardemment.

Un jour, alors que mon mari était en déplacement pour quelques jours dans une ville voisine où il devait traiter un importante affaire, je fis appeler le docteur sous prétexte d'avoir des nouvelles exactes de la santé de mon mari.

Soigneusement épilée, j'étais aussi jolie que cinq ans auparavant.

Il faisait chaud et je m'étais vêtue d'un simple déshabillé sous lequel j'étais nue. Le docteur vint. Nous commençâmes à parler. J'étais étendue sur une bergère et un mouvement, qu'on pouvait tenir pour accidentel, écarta légèrement ma robe d'intérieur et laissa apparaître assez profondément mes jambes. Je fis comme si je ne m'apercevais de rien et continuai à deviser gravement de la maladie de mon mari. Le docteur garda les yeux fixés sur mes jambes.

C'est ainsi qu'il devint mon amant. Pour la première fois, j'éprouvai du plaisir avec un homme et quel plaisir ! J'aurais voulu qu'il fût constamment renouvelé. Mais je devais, une fois de plus, m'apercevoir qu'un homme, même vigoureux, a des limites.

Dans les cinq années qui suivirent, je pris beaucoup d'amants. J'avais, physiquement, besoin d'eux et, de plus, il me semblait me donner ainsi la preuve que j'étais toujours une femme au visage doux et lisse, pas une femme à barbe.

1930

Mon mari mourut alors que j'avais 29 ans. Notre fils était maintenant âgé de 9 ans et je le mis en pension à Melbourne.

Je me trouvai à la tête d'une immense fortune et bientôt je fus l'objet de nombreuses demandes en mariage. Mais je refusai de me lier à un seul homme alors que j'avais besoin de plusieurs d'entre eux.

Quand le professeur Oswald Jardley vint dans notre ville, connaissant l'objet de ses recherches, j'allai le voir. Il m'apprit les causes du développement de mon système pileux. Je lui cachai ma nymphomanie.



Tempest S'torm vedette américaine du Strip-tease.

Il m'ordonna certains extraits de glandes ; extraits qu'il préparait lui-même et, au bout d'un an, mon visage était redevenu net et je n'avais plus à m'épiler.

Le professeur m'apprit que ce phénomène était dû à une trop grande activité de mes capsules surrenales.

Je redevins également normale au point de vue sexuel. J'eus encore de nombreux amants, mais je pouvais maintenant m'en satisfaire et en être assouvie.

Je finis d'ailleurs par épouser mon premier amant, le docteur, car je m'aperçus que je l'aimais autrement qu'avec mon corps.

Mon deuxième mari est mort dans un accident de chasse. Mon fils a été emporté par une phthisie galopante. Je n'ai que 50 ans, mais je sens que je n'ai plus pour longtemps à vivre. Tous ceux que j'aimais sont partis. Il me tarde de les rejoindre.

J'ai écrit cette confession, parce que j'ai pensé qu'elle pourrait servir aux travaux du professeur Jardley. Qu'il la lise. Si je vis, je sais qu'il restera lié par le secret professionnel. Si je meurs avant lui, je lui donne l'autorisation de la publier en annexe de l'ou-

vrage auquel il travaille et dont il m'a parlé. Je lui demande seulement de changer mon nom.

Je crois que j'ai éprouvé les plaisirs de la chair les plus variés, je crois que toutes les dépravations ont été miennes. Je sais maintenant que la maladie seule en était cause et m'amenaît à ces excès.

Des innombrables amants que j'ai eus, aucun ne demeure dans mon souvenir. Il n'y reste que l'image de mon second mari. Mais celui-là, je l'aimais avec mon âme.

André LION.

(Copyright by « Le Lys Rouge » 5)

CANCANS de Paris

Le directeur de la publication : Jean Kerfelec.

127, Champs-Élysées, PARIS-8^e.

1362 - EUROPRINT - PARIS

Photos du numéro : Roland Carré, Syndication International, R. Ollinger.

cancans

DE PARIS

Salombo vedette du
« Clair de Lune ».
(Photo R. Carré.)

